

LE BOURRU,

JOURNAL A L'USAGE DES GENS DE BELLE HUMEUR.

LITTÉRATURE.

LE VALET DE PIED DE LA REINE.

A quelques pas de là, des gardes-du-corps barrèrent le passage aux factieux. Virlet, tandis qu'on occupait en face les défenseurs de la reine, tourné derrière eux, au moyen d'une porte dérobée, les attaqua par derrière et les assassina.

— Suis-je des vôtres, maintenant ? dit-il, en foulant aux pieds les cadavres palpitans.

Et il continua son œuvre infâme d'assassins, et de destruction.

A la fin, il n'y eut plus personne pour défendre la famille royale. La populace triompha. Louis XVI et sa famille furent ramués en triomphe à Paris.

Comme l'affreux cortège se mettait en marche, deux hommes parurent et virent le grossir. Dans le premier, on reconnaissait l'homme à la longue barbe, le plus célèbre des égorgeurs de Paris ; l'autre était Virlet. Chacun d'eux tenait une pique, et au bout de cette pique se balançait une tête de garde-du-corps. La reine eut le courage de regarder l'horrible trophée. Elle vit deux de ses plus fidèles serviteurs, MM. de Miomandre et de Varincourt. Une larme coula de ses yeux, qui n'avaient point pâli en face de la mort, et elle se tordit convulsivement contre sa poitrine le dauphin qu'elle tenait sur ses genoux.

Virlet cria :

— A bas les tyrans !

Ivre de peur, de carnage et de boisson, il proférait les plus horribles propos et s'était gagné les faveurs de la populace par l'ignoble gâté qu'il montrait. Encouragé par les applaudissemens donnés à la manière dont il secouait la tête de M. de Varincourt, il aperçut, en traversant le village de Sèvres, les palettes d'un perruquier. Aussitôt il fit faire halte au cortège, planta sa pique en face du carrosse royal, et ouvrit, de force, la porte de la boutique que le barbier, plein d'effroi, avait fermée. Il ordonna au malheureux d'apporter dans la rue les instrumens de son métier. Puis, quand on eut bien ri de cet homme tremblant et qui se soutenait à peine :

— J'ai deux pratiques à te donner, dit Virlet ; tu vas les coiffer, les raser et les faire boîtes.

Il décrocha les deux têtes des gardes-du-corps, les posa devant le perruquier et obligea le malheureux à poudrer et à savonner ces débris sanglants. Il surveilla l'opération, fit rassembler quelque bouclier de che-

veux qui ne lissaient pas bien, et voulut que l'on repassât les rasoirs pour enlever un peu de barbe qui restait. Pendant que le perruquier agonisant obéissait, Virlet mangeait ; il présentait du pain aux têtes, il leur plaçait un morceau de saucisson dans les dents, et il terminait cette abominable parade en barbouillant leur visage de crème et de vin. Puis, se tournant vers l'homme à la longue barbe :

— Voilà qui l'enfoncé, n'est-il pas vrai ? La nation me donne plus d'applaudissemens qu'à toi, citoyen !

L'homme à la longue barbe ne répondit point. Il se contenta de rire, mais ce rire fit pâlit tous ceux qui en furent les témoins. Le cortège se mit en route.

Le soir, quand la reine fut rentrée dans ses appartemens des Tuileries, un homme se présenta pour la servir : c'était Virlet.

Marie-Antoinette se leva avec horreur, et, par un signe impérieux, elle ordonna au misérable de s'éloigner.

Virlet ricana.

— Soit, dit-il, j'aurai une sinécure ; mais avec des appointemens et les revenans-bons.

Virlet resta, en effet, au château dont il devint le terreur.

Il buvait du matin au soir, ne sortait jamais d'ivresse, hantait les clubs et maltraitait plus que jamais sa femme, car celle-ci pleurait sa fille assassinée, et maudissait celui qui s'en était fait l'assassin.

Au bout de quelque temps de cette vie de désordre et d'abrutissement, dans laquelle il cherchait sans doute l'oubli de ses crimes, Virlet tomba malade et se vit forcé de garder le lit. Sa femme eut la chrétienne résignation de venir s'asseoir au chevet de celui dont les mains dégouttaient encore du sang de sa fille, et quand le 10 août arriva, Virlet commençait à entrer en convalescence.

Bientôt la populace s'empara du château ; les déonations de fusil éclatèrent dans les appartemens même ; tout-à-coup un violent coup de pied enfonça la porte de la chambre où se tenait Virlet, demi-mort de peur. A la vue des égorgeurs, il cria :

— Vive la nation ! mes amis ! à bas le tyran ! Vous savez si je vous ai donné un coup de main à Versailles !... Sans la maladie qui me tient cloué ici, j'aurais partagé votre victoire !

— Il ment ! c'est un espion, interrompit une voix rude !

Et l'homme à la longue barbe parut.

— C'est un espion, dit-il ; il feint de ser-

vir le peuple, et il le trahit. Mort au traître !

— Tenez, voici sa femme. Je vous la livre, expédiez-la. Moi, je me charge de lui. Dis donc, Virlet, penses-tu que ce tour vaille celui de Sèvre ? ajouta-t-il en se penchant sur le lit où était étendu le valet de pied.

— Je suis un bon patriote ! cria le malheureux, pâle et demi-mort de peur. A l'aide ! au secours !

— Y a-t-il un barbier parmi vous ? demanda froidement l'homme à la longue barbe.

— Oui, répliqua quelqu'un, c'est mon état.

— Avance à l'ordre ! rase-moi et poudre-moi ce gaillard-là. Voilà sur la toilette de monsieur tout ce qu'il faut.

Le perruquier obéit et Virlet se laissa faire, au milieu des sarcasmes des brigands, tandis que sa pauvre femme jetait des cris lamentables qui se turent bientôt, car en peu de temps on en eut fini avec elle !

— Maintenant, qui veut me prêter une pique ? reprit l'homme à la longue barbe.

— Moi, cria quelqu'un ; prenez la mienne.

— Regarde, Virlet, voilà la pique au bout de laquelle va se balancer ta tête, comme celle du garde-du-corps Miomandre.

— Et il frappa de son sabre Virlet qui tomba sanglant.

Une demi-heure après, la tête de l'ancien valet de pied de la reine, promenée au bout d'une pique par l'homme à la longue barbe, parcourait les rues de Paris aux cris de vive la nation !

S. H. BERTHOUD.

(Fin.)

QUELQUES EXEMPLES QUI FONT CONNAITRE CE QUE C'EST QU'UN PÉCHÉ MORTEL.

Il y avait dernièrement à Québec un journal qui ne comptait que quelques jours d'existence et qui est déjà disparu dans les profondeurs du néant, un journal dont on peut dire :

« J'ai vu l'impie heureux

« Porter son air fastueux

« Et son front audacieux,

« AU dessus du cèdre orgueilleux !

« AU loin tout révérait sa puissance

« Et tout redoutait sa présence :

« Je passe et, soudain,

« Il n'est plus, je le cherche en vain ! »

Et ! bien, ce journal parlait de gros pé-